

Jean Marie Robert de la Mennais

SUR L'EDUCATION RELIGIEUSE
Édition de 1834

"J'ai toujours cru, disait Leibnitz, qu'on réformerait le genre humain, si on réformait l'éducation de la jeunesse"

Ces paroles d'un des plus grands génies qui aient jamais existé, expriment une vérité que personne ne peut méconnaître ; c'est que tout sort de l'éducation, l'homme avec ses vertus ou ses vices, la famille avec son caractère et ses habitudes, la société elle-même avec ses lois et ses moeurs. La raison en est simple : l'homme naît dans l'ignorance ; il apporte avec lui sans doute une intelligence capable de connaître DIEU même, un coeur fait pour aimer le bien infini, un corps auquel il pourra commander les plus sublimes actions ; mais cette intelligence demeurera pour lui comme le livre fermé des sept sceaux, si l'éducation ne vient l'ouvrir ; il faut que la parole porte la lumière dans les ténèbres de son entendement. Mais ce coeur ne peut que s'égarer à la poursuite du bonheur, et s'épuiser d'un labeur sans fruits, si l'intelligence éclairée par la vérité ne le lui découvre, si, en éveillant ses affections et ses sentiments, elle ne les dirige vers le bien véritable ; et si elle ne lui apprend en même temps à le distinguer de ce qui n'en est que la trompeuse image. Ce corps sera l'esclave des plus vils appétits, si la volonté à son tour, éclairée par l'intelligence sur ses vrais devoirs, ne lui commande des actes et ne le forme à des habitudes dignes de l'homme.

Qu'est-ce en effet que l'enfant ? C'est une terre toute neuve, mais qui attend la culture, et où vous ne recueillerez jamais que ce que vous aurez semé ; c'est selon la pensée d'un ancien, Horace, une *cire molle et flexible* qui se prête à toutes les formes, au gré de la main qui la façonne ; ou bien encore, *c'est un vase fraîchement confectionné, qui conservera longtemps, toujours peut-être, l'odeur de la première liqueur que vous y aurez versée.* Oui, que cet enfant n'entende d'autres leçons que celles d'une éducation chrétienne, et on peut être sûr que ses croyances et ses moeurs seront en tout conformes à la foi chrétienne. Qu'il en reçoive de différentes ou d'opposées, son esprit et son coeur les reproduiront, hélas ! avec non moins de fidélité. Et ce mélange de bien et de mal, de vrai et de faux, qui se trouve dans la plupart des enfants, est-il difficile de l'expliquer ? C'est que ces enfants ont reçu des leçons contradictoires ; tandis que à l'école, par exemple, ils n'ont reçu que des leçons de vérité et de vertu, ils ont, dans leurs rapports avec diverses personnes, entendu émettre d'autres principes ou vu des exemples différents.

Ces vérités d'observation, constatées par une expérience qui ne s'est jamais démentie, ne sauraient échapper à personne

De là, la nécessité universellement reconnue que l'éducation vienne développer et perfectionner dans l'homme ses facultés intellectuelles, morales et physiques même ; de là, en même temps, l'importance de l'éducation.

Mais quand nous disons éducation, on entend bien que nous sommes loin de la pensée de ceux qui croient avoir tout fait pour l'enfant, quand ils l'ont initié au calcul, aux arts, aux langues, aux sciences naturelles ; et quand ils lui ont donné le moyen de satisfaire aux besoins du corps ; comme s'il suffisait d'éclairer l'esprit, de pourvoir aux besoins physiques de l'homme et qu'il ne fallût pas former son cœur à des habitudes de vertu, et lui apprendre d'où il vient, où il doit tendre et comment il y peut arriver. Qui ne voit en effet qu'au milieu des connaissances les plus étendues et les plus variées, le cœur peut conserver toutes ses faiblesses et donner dans les plus déplorables écarts ; que ce n'est pas assez de fortifier l'intelligence, si l'on ne fortifie la volonté, si l'on ne prémunit la jeunesse contre les assauts des passions et que, si la science a ses avantages, la vertu vaut encore mieux ? Quoi donc ! ils comptent l'instruction pour tout et l'éducation pour rien ; ils s'occupent bien plus des règles du langage que de celles des mœurs !

Pour nous, nous n'excluons rien : l'intelligence, le cœur, le corps même de l'enfant sont formés dans nos écoles, aux habitudes sociales, à la pratique des devoirs. Nous donnons à l'enfance des connaissances élémentaires, et nous savons joindre l'utile au nécessaire ; nous lui mettons entre les mains un instrument avantageux quand on en dirige bien l'usage, dangereux quand on l'abandonne aux passions ; mais dont elle usera pour son bien-être et l'avantage de la société, parce que nous avons d'abord réglé en elle tout ce qui pourrait en abuser. Nous n'excluons rien ; mais nous mettons chaque chose à sa place ; nous savons que, si on peut se passer d'instruction, on ne se passe point de mœurs ; que la société vit de devoirs, et que par conséquent l'enseignement des devoirs doit tenir la première place dans l'éducation.

Mais une éducation qui n'est pas essentiellement religieuse, peut-elle apprendre à l'homme tous ses devoirs ? J'ose affirmer que non.

Une erreur de ces temps, c'est de vouloir de la morale sans religion, c'est-à-dire, des règles de conduite séparées des croyances religieuses, comme si les préceptes et les dogmes pouvaient se séparer, et ne se garantissaient pas les uns les autres. Qu'on y prenne garde, l'homme n'agit que parce qu'il croit, et selon ce qu'il croit. Si vous voulez qu'il agisse selon les règles d'une morale sans laquelle aucune société n'est possible, vous ne l'obtiendrez jamais, si sa foi n'est établie en des dogmes qui leur servent de fondement et de sanction nécessaires. D'ailleurs, qui ne le sait ? La morale humaine est sèche et froide ; elle peut indiquer la route, mais elle ne donne pas le courage de la parcourir, en sorte que, pour maintenir dans l'obéissance des élèves qui n'ont pas de frein religieux, la vigilance et la discipline ordinaires sont insuffisantes ; il faut une discipline sévère et pleine de rigueur ; et ce premier âge, qui est celui de la candeur, de l'abandon et de la confiance, gémit sous un joug de fer. La religion aurait, par ses menaces et ses insinuations, adouci les humeurs, corrigé les défauts, réprimé les vices naissants, encouragé la faiblesse, fait régner la décence, la docilité et la paix, et dès lors l'autorité des maîtres aurait pu sans inconvénient se montrer plus paternelle.

De plus, le but de l'éducation n'est-il pas de prémunir l'enfant contre le danger des séductions, des maximes commodes et perverses qui doivent menacer un jour son inexpérience et sa légèreté ? Mais, dites-le moi, que pourront dans cette fin quelques préceptes de morale humaine ? Si, par les croyances réprimantes de la religion, on n'a pas fortifié les jeunes coeurs contre les attaques du vice ; si, par de saintes habitudes, on n'a pas préparé l'ancre salutaire pour l'époque des passions orageuses, le naufrage n'est-il pas inévitable et certain ?

Oui, défions-nous des paroles artificieuses de ces parleurs de morale, pour nous tenir plus fermes que jamais aux principes inébranlables de la foi. Laissons cette morale humaine, pour n'écouter que la morale évangélique, sans laquelle il n'y aurait pas plus de bonne morale que de bonne éducation ; et disons-le hautement ; l'éducation, pour être bonne, doit être religieuse ; de même que, pour être religieuse elle doit être confiée à des hommes religieux.

Car ce n'est pas assez de donner à l'enfant quelques connaissances vagues de la religion, dont il a besoin d'être pénétré ; il faut la lui faire aimer et pratiquer. Or, quel intérêt mettra-t-il à la persuader aux autres, celui qui n'en est pas pénétré lui-même ? On ne parle avec conviction que de ce qu'on croit, avec amour que de ce qu'on aime, avec chaleur que de ce qu'on sent bien. Que peut dire en faveur de la religion de lui qui n'y croit pas ? Engagera-t-il vivement les enfants à se confesser, celui qui ne se confesse jamais ? et si la bienséance met à ce sujet quelques paroles sur ses lèvres, ces paroles ne seront-elles point froides et inanimées ? Heureux encore s'il ne trahit pas son irréligion par quelque endroit ! On sait avec quelle merveilleuse sagacité les enfants saisissent les ridicules, les défauts, les vices de ceux qui sont préposés à leur éducation. Tout ce qui pourra faire soupçonner que le maître est irréligieux, sera saisi par les élèves ; et quels ravages ne fera pas parmi eux cette fatale découverte !

Les enfants remarquent-ils que, dans le cours de leur éducation, la religion préside habituellement à tout ; que ses mystères, ses préceptes, ses autels, ses cérémonies, ses pratiques sont traitées avec ce respect, ce recueillement qui vient du coeur ? Ils en sont touchés ; à leur âge, le coeur s'ouvre aisément aux impressions et l'on se conduit bien plus par autorité et par sentiment, que par réflexion et par raisonnement. Mais aussi, que la religion, sans être bannie de leur école, y soit plutôt tolérée qu'honorée, qu'on en parle, plutôt qu'on ne l'enseigne, dès lors l'éducation est manquée, elle devient funeste, parce qu'elle a donné des lumières qui ne se rattachent à rien de solide, et enfantent une orgueilleuse présomption.

Instruisez-vous maintenant, pères et mères, qui mettez au rang de vos premiers devoirs celui de procurer le bonheur et le salut de vos enfants par une éducation chrétienne. Vous voyez l'importance de ne les confier jamais qu'en des mains dont vous soyez sûrs, et de vous assurer fréquemment que votre juste sollicitude n'est pas trompée. Pour acquitter ce que vous devez à Dieu, à vous-mêmes et à vos enfants, et tranquilliser à la fois votre conscience et votre tendresse, quels maîtres choisirez-vous ? Nous appelons avec sécurité toute votre confiance sur ces écoles, si dignes du nom de chrétiennes ; écoles éprouvées par une longue expérience, et recommandées par des succès aussi avérés que constants, qui, opérant le bien sans bruit, mais avec persévérance, ont triomphé tout à la fois et des plus tristes préventions et des plus fortes oppositions, et se propagent de plus en plus chaque jour.

Eh ! quels hommes plus faits pour diriger les premiers mouvements et l'innocence des jeunes coeurs, que ces pieux instituteurs, dont le zèle égale le désintéressement, qui donnent à la fois la leçon et l'exemple, et qui, avant de tenir leurs écoles, ont été eux-mêmes à l'école de

la vertu, pour y subir les épreuves les plus sévères ? Combien il faudrait s'aveugler, pour croire que l'on pourra trouver en d'autres mains la même sûreté contre les dangers du jeune âge, les mêmes préservatifs contre la contagion du vice ; et que des maîtres sans noviciat, sans aucun rapport distinctif avec Dieu, isolés entr'eux et vivant d'abord pour eux, dont le premier mobile ne peut guère être autre que l'intérêt, forcés quelquefois de partager leurs soins entre les enfants d'autrui et leur propre famille, et non moins étrangers trop souvent à l'art de bien vivre qu'à l'art de bien enseigner, que ces hommes, disons-nous, auront le même zèle et le même talent pour inspirer à des âmes neuves le goût de la vertu, l'amour des devoirs !

Cette vérité a été comprise et publiquement reconnue par des hommes de toutes les opinions. *"Dès qu'il s'agit d'éducation, disait Bacon, le plus sûr est de consulter les religieux"*. Tel était l'avis de Montesquieu, de Buffon, de Lalande, de Muller, de Leibnitz, de Grotius, etc. Et de nos jours, M. Cousin n'a-t-il pas dit dans un rapport au ministre :

"La religion est à mes yeux, la meilleure et peut-être même la base unique de l'instruction populaire. Je connais un peu l'Europe, et nulle part je n'ai vu de bonnes écoles du peuple, où manquait la charité chrétienne. L'instruction primaire fleurit dans trois pays, : la Hollande, l'Ecosse et l'Allemagne ; or, là elle est profondément religieuse. On dit qu'il en est de même en Amérique. Le peu que j'ai rencontré d'instruction en Italie s'y donne par la main des prêtres. En France, à quelques exceptions près nos meilleures écoles pour les pauvres sont celles des Frères de la doctrine chrétienne."

Ecoutez aussi Napoléon, qui disait au Conseil d'état, le 21 mai 1806 : *"Je ne conçois pas l'espèce de fanatisme dont quelques personnes sont animées contre les Frères...C'est un véritable préjugé ; partout on me demande leur rétablissement, ce cri général démontre assez leur utilité"*

Enfin, M. Guizot, protestant, et ministre actuel de l'instruction publique, disait cette année à la séance des députés le 2 mai : *"Prenez garde, Messieurs, à un fait important et qui n'a jamais été plus manifeste que dans notre temps ; c'est que le développement moral et religieux accompagnant le développement intellectuel, compose une éducation qui produit des citoyens probes et soumis aux lois ; au lieu que le développement intellectuel seul ne produit presque généralement que des hommes hostiles à la société, partisans des troubles et du désordre. Est-là ce que vous voulez ?.....Quels sont les pays où l'instruction primaire a fait le plus de progrès ? N'est-ce pas l'Allemagne, la Hollande, la Suisse ? Eh bien ! dans ces pays l'instruction primaire est entièrement confiée à la religion et dirigée par elle."*

On cherche ce qu'ont à opposer à de telles autorités ceux qui faisant une affaire de parti d'une question d'intérêt positif et universel, méconnaissent les besoins réels des populations au point de proscrire, malgré elles, l'enseignement des Frères partout réclamé comme un bienfait et une nécessité. Préjugés funestes ! exercez-vous encore longtemps votre domination sur nous ? Est-il éloigné le temps où la raison finira par triompher, où les hommes voudront connaître avant de juger, et ne se laisseront plus prévenir, soit par des costumes, soit par des considérations aussi puérides ? Faut-il des faits pour faire tomber ces préventions ? En voici quelques-uns, que nous recommandons à l'attention de quiconque cherche sincèrement la vérité.

Nous lisons dans le journal officiel de l'instruction primaire, écrit sous la direction de M. Matter, inspecteur de l'université, et protestant, que les écoles mutuelles de Paris

instruisent 330 adultes dans 11 écoles différentes, tandis que les Frères de la capitale instruisent plus de 800 adultes dans cinq écoles.

A Fontenay, qui offre dans son école mutuelle, en fournissant gratis papier, plumes et encre, aux dépens de la ville, des avantages pécuniaires que les Frères ne peuvent offrir, et qui sont pour quelque chose dans de pauvres familles, les Frères comptent 345 élèves et l'école mutuelle en allant même recruter jusqu'à l'hôpital, n'en peut réunir que 43, c'est-à-dire, le dix-huitième.

Un état, publié il y a quelques années, établissait pour les plus grandes villes du royaume la proportion suivante entre les écoles chrétiennes et les écoles mutuelles.

	Ecole chrétienne.	Ecole mutuelle.
de Lyon..... ;	2 000	175
de Rennes	900	55
de Toulouse.....	1141	190
de Bordeaux	950	205
de Grenoble.....	668	140
de Rheims	700	76

Nous n'avons pas le tableau comparatif de Marseille, où les Frères ont certainement un succès encore plus décisif. Au 1er mars 1833, le nombre des élèves des Frères, à Lille, était de 1462 ; l'école mutuelle n'en a pas le cinquième. Il est bon de remarquer qu'au 1er mars 1832, les Frères n'avaient que 1132 élèves et au 17 décembre 1831 seulement 1085.

A Pontivy, l'école mutuelle a cessé, faute d'élèves. A Guingamp, elle vient également d'être fermée pour le même motif.

Enfin, à Lannion, nous savons tous que le premier jour de la rentrée des classes chez les Frères, leur école comptait 280 élèves, tandis que l'école mutuelle, si on en croit même le rapport des membres du bureau de l'instruction publique, n'en a eu au plus que 130 dans l'année.

Nous pourrions à ces chiffres en ajouter d'autres non moins positifs ni moins concluants. Toutes les villes de France dans lesquelles se trouvent des Frères et des Ecoles mutuelles, à quelques exceptions près, nous offrent les mêmes résultats. Mais, il faut terminer cette nomenclature qui finirait par devenir superflue. Puisse l'homme de bonne foi, éclairé par ces faits, comprendre combien sont dénuées de tout fondement, les préventions que certains gens ont nourries, ou nourrissent encore contre les Ecoles chrétiennes, et contre le clergé qui les dirige.

Ici quelque chose me presse et me fait un devoir d'invoquer l'histoire pour réfuter, par des faits incontestables, les assertions calomnieuses de ceux qui prétendent que le clergé est ennemi des lumières et de l'instruction.

Saint Paul nous fait envisager le talent d'enseigner comme un don du Créateur ; et dès le premier siècle, saint Jean l'Evangeliste créait à Ephèse, une école dans laquelle il instruisait lui-même la jeunesse. Saint Polycarpe l'imita à Smyrne. Dans les 2^o, et 3^o siècles, des bibliothèques s'établirent près des cathédrales ; et fidèles à ces traditions primitives, les conciles qui s'assemblèrent dans des temps plus heureux, tels que le sixième concile général,

ordonnent d'établir des écoles gratuites, même dans les villages, et enjoignent aux simples prêtres d'en prendre la direction. Dans le 12^e siècle, le 3^e concile de Latran avait statué que, pour ne pas priver les enfants des pauvres de l'avantage de savoir lire, il y aurait dans chaque cathédrale un maître chargé de les instruire. Pendant plus de douze siècles, il n'exista pas en Europe une seule école qu'on ne dût au zèle du clergé. Les papes, les conciles, les évêques, perpétuellement occupés à en augmenter le nombre, plaçaient ce soin au rang de leurs premiers devoirs. On peut lire dans les canons les pressantes exhortations, les injonctions sévères qui attestent la sollicitude des pasteurs sur ce point. La conservation des lettres est manifestement un de leurs bienfaits." *Les lettres, dit un illustre écrivain, n'eurent jamais de protecteurs plus fidèles et plus puissants que la religion. Quand les arts désolés fuyaient devant les barbares, l'Eglise leur ouvrit son sein ; ils se réfugièrent dans les cloîtres, dans les demeures des évêques, et c'est de là qu'ils sont sortis pour embellir de nouveau l'Europe.*"

Qui fonda l'université de Montpellier ? le pape Nicolas III. Celle de Toulouse ? Le pape Grégoire IX. Celle d'Orléans ? Clément V. De Caen ? Eugène IV. De Bordeaux ? Le même. De Nantes ? Pie II. De Bourges ? Un pape encore. De Poitiers ? Eugène IV. De Rheims ? Paul III. De Pont-à-Mousson ? Le cardinal de Lorraine. Je ne dirai rien des orateurs, des historiens, des philosophes, des érudits, des savants en tout genre qui ont brillé dans les rangs du clergé ; mais, pour ne parler que du soin des écoles primaires, M. Guizot affirme que *depuis 15 ans le clergé a fait beaucoup pour cette partie de l'instruction ; qu'il a augmenté les écoles et favorisé les meilleures méthodes.*

Finissons. Puissent ces quelques lignes atteindre le but que je me suis proposé en les écrivant ! Puissé-je avoir dit la vérité sans amertume et avec franchise ! Pourquoi, si les raisons que j'ai alléguées sont bonnes, persister dans des errements qui peuvent avoir pour l'enfance, la famille, la société, des suites si funestes ? Pourquoi ne pas revenir sur ses pas et ne point rappeler ce que, dans un esprit d'erreur, on a voulu exclure ? Il s'agit dans cette question de l'avenir de notre pays. Mettons à profit l'expérience que d'autres en ont faite pour éviter des regrets toujours fâcheux en une matière de cette nature. N'oublions pas que les premières impressions sont les plus fortes et les plus décisives ; qu'on ne recueillera plus tard que ce que l'on sème aujourd'hui ; que c'est pour nous un devoir de préparer l'avenir dans le présent. Que les pères de familles se souviennent qu'ils répondront à Dieu de leurs enfants, selon qu'il est écrit : oeil pour oeil, dent pour dent, c'est-à-dire, âme pour âme qu'ils doivent ne leur offrir que des exemples dignes d'être suivis par eux, et écarter de leurs yeux et de leurs oreilles tout ce qui, de la part de maîtres peu chrétiens, pourrait laisser dans leurs coeurs des traces funestes. Qu'ils n'oublient pas que la meilleure école est celle d'où nous voyons les enfants sortir plus dociles, plus respectueux, plus honnêtes, plus laborieux, plus appliqués à tous leurs devoirs ; qu'il n'y a de vraies lumières que celles qui nous apprennent à bien vivre et à bien mourir, de véritable éducation que celle qui mène droit à la vertu et qu'après tout, *il ne sert de rien à l'homme d'avoir su beaucoup s'il vient à perdre son âme.*

GLOIRE A DIEU !